

<https://divergences.be/spip.php?article4380>



Le fascisme américain

- Aujourd'hui - 2025 - décembre 2025 -

Date de mise en ligne : jeudi 27 novembre 2025

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

La prophétie d'Harold Brodkey

Origine [The point magazine](#)

<https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L256xH400/2em49dx-5cadc.jpg>

Harold Brodkey

Aussi actuel que son titre puisse paraître, l'essai de 1992 de Harold Brodkey « *Notes sur le fascisme américain* » ne pourrait probablement pas être publié aujourd'hui. En le lisant, on peut presque entendre les inévitables exigences éditoriales selon lesquelles son argument doit être « aiguisé » (en partant du principe qu'il offre un argument, plutôt que des notes), ou du moins que les mots d'un ou deux experts géopolitiques doivent être insérés pour donner un peu de gravité académique et journalistique. Non pas que l'essai semble avoir été publiable même lorsque Brodkey l'a écrit pour la première fois, étant donné qu'il n'est apparu que plusieurs années plus tard dans son recueil *Sea Battles on Dry Land*, publié quelques années après sa mort du sida en 1996. Néanmoins, lorsqu'il est revisité plus de trois décennies plus tard, son torrent d'observations et de spéculations prodigieuses sur le déclin du type de libéralisme que Brodkey appelle « la tradition américaine primaire » semble maintenant considérablement moins jetable que les nombreuses prophéties anxieuses d'un États-Unis fasciste publiées plus récemment, sous le règne de Donald Trump.

Au début des années 1990, comme le voit Brodkey, les dieux de la « diversité ethnique » (convoqués par « l'échec du melting-pot à fonctionner ») et du « nouveau fédéralisme » (ne dénotant plus une dynamique entre les gouvernements fédéral et étatiques, mais entre les États-Unis et le monde entier) ont tous deux échoué, aucun des deux n'ayant produit « un nouveau sens de la communauté » ou « un sens viable de l'Amérique ». L'immobilier est « maintenant si cher qu'il est très difficile pour les gens du palier inférieur d'acheter une maison, ou une maison très importante, même s'ils ont hérité de l'argent ».

Le gouvernement « ne soutient pas l'industrie manufacturière américaine ou les exportations américaines, sauf de manière très sophistiquée et fermée aux étrangers ». Le programme démocrate peu inspirant se résume à « une demande d'ordre, de plus de gouvernement, de gouvernement plus centralisé » ; les républicains ont leur intérêt perpétuel pour le « pillage », mais pas de « programme manifeste au-delà des slogans de la grandeur américaine et de la suprématie américaine ».

À cette époque, repérer des signes avant-coureurs du fascisme en Amérique aurait frappé certains lecteurs comme une provocation invraisemblable ; maintenant, dans la deuxième présidence de Trump, c'est un cliché usé.

Mais déjà en 1992 – au début d'une décennie dont on se souvient aujourd'hui comme d'une période de prospérité, de stabilité et de consensus politique américain – Brodkey a senti quelque chose s'effondrer. Dans « *Notes sur le fascisme américain* », il évoque une « classe privée de droits » poussée à une « soif absolue d'absolus » de « terre, d'enracinement et de sens », une qui « profiterait de l'égoïsme d'un seul leader polyvalent qui semble susceptible de réussir si ce leader ne leur faisait pas honte socialement, mais était comme eux ». Les critiques de l'époque ont qualifié l'essai de réponse aux séquelles de douze ans de Reaganomics, mais ni Ronald Reagan ni aucune autre figure ne joue un rôle décisif dans la méditation de Brodkey sur le fascisme américain, indirectement enracinée et structurée par la mémoire personnelle.

Les évocations de Brodkey de la xénophobie « programmatique », des « exigences patriotiques pour l'expansion territoriale » et de la « haine des menaces réelles ou imaginaires dans les doctrines morales et politiques du

libéralisme contre les structures d'une société imaginée » sembleront familières, voire presque ennuyeuses, aux lecteurs des années 2020.

Aujourd'hui, nous sommes inondés de commentaires et de spéculations sur la possibilité d'un régime fasciste aux États-Unis, rédigés par des journalistes de tous les jours, des blogueurs, des universitaires, des têtes parlantes, et même ceux d'entre nous qui ont consciencieusement suivi tout cela peuvent avoir du mal à se rappeler les détails d'une seule prise ; Chacun est assez convaincant sur le moment, mais oublié peu de temps après la fermeture de l'onglet de son navigateur. Bon nombre des qualités mémorables, à la fois convaincantes et frustrantes, de l'œuvre de Brodkey sont dues au fait qu'il est un écrivain de fiction, et plus que cela, un écrivain de fiction qui se consacre inlassablement, voire obsessionnellement, à l'exploration de sa propre perception des circonstances amorphes et ambiguës in medias res.

On se souvient de Brodkey aujourd'hui, dans la mesure où on s'en souvient du moins, comme d'un écrivain de fiction autobiographique intensément intime en général, et comme de l'auteur d'une œuvre ambitieuse mais ratée d'une telle fiction en particulier. Après s'être établi en 1958 avec le recueil de nouvelles *First Love and Other Sorrows*, il s'est vanté de sa réputation de prochaine grande vedette des lettres américaines, un « Proust américain » oint par Harold Bloom, pendant des décennies. Mais ce n'est qu'en 1991 qu'il a réussi à publier son premier roman complet, *The Runaway Soul*. La réception de cet opus longtemps retardé, bien qu'elle ne soit pas aussi sévère qu'il est parfois décrit, n'était sûrement pas ce qu'il avait attendu ou espéré. (« *The Runaway Soul* est absolument le dernier livre dont vous voulez parler ainsi », a déclaré Newsweek, « mais il aurait pu être réécrit. »)

Au cours de la longue gestation de *The Runaway Soul*, Brodkey a payé au moins une partie de ses factures avec le journalisme. *Sea Battles on Dry Land* comprend une sélection représentative de ses ouvrages de non-fiction, certains écrits en sa qualité de collaborateur de longue date du *New Yorker* couvrant les administrations de William Shawn et Tina Brown. Ceux qui s'intéressent à la politique ou à la culture populaire ont tendance à dater de la fin des années 1980 ou du début des années 1990, traitant de sujets alors à l'avant-garde de la culture américaine : les débats présidentiels de 1992, la cérémonie des Oscars de 1993, les magasins de vidéos, « le gâchis de Woody Allen ». L'absence d'une accroche d'information aussi simple peut être l'une des raisons pour lesquelles les rédacteurs n'ont pas repris les « *Notes sur le fascisme américain* » de son vivant, bien que la forme sinieuse et fragmentaire de l'essai ait probablement aussi joué un rôle.

Les critiques qui ont fini par le rencontrer ont réagi de manière contradictoire. « Son approche dispersée atteint son point culminant dans les « *Notes sur le fascisme américain* », remarquablement peu prophétiques et singulièrement peu convaincantes », a écrit Susie Linfield, dans sa critique des *Batailles navales* dans l'*Observer* ; dans le *Washington Post*, Sanford Pinsker a qualifié l'article d'« évaluation étrangement prophétique de la dérive de notre pays vers la droite » qui « résiste plus que l'épreuve du temps ».

Né en 1930, Brodkey se souvient des années FDR comme d'une période formatrice de sa vie. (Même Roosevelt, souligne-t-il, a poussé assez loin « le leadership charismatique et sans foi ni loi d'un seul leader » et a permis l'émergence de syndicats avec des « structures quasi fascistes ».) Dans ses écrits, il a souvent évoqué l'Amérique telle qu'elle était avant la Seconde Guerre mondiale – une Amérique qui a maintenant presque entièrement disparu de la mémoire vivante – dans les voix de ses personnages comme dans les siennes. « Vous aviez un pays deux à trois fois plus peuplé que l'Angleterre, la France ou l'Allemagne, mais beaucoup moins bien organisé ou centralisé. Les gens avaient des caves à légumes et des glaciers, et pas de manteaux en duvet, et Washington était une petite ville du Sud », a-t-il écrit dans un essai du *New Yorker* en 1995 sur l'apogée du célèbre journaliste Walter Winchell. « Les divisions ethniques étaient extrêmes et souvent violentes. Nous avions peu de structures nationales, par rapport à aujourd'hui, juste les chemins de fer, les réseaux de radio, quelques chaînes de journaux, comme celle de Hearst, et les magazines « nationaux ».

Au cours du XXe siècle, sans rien de tel qu'une « noblesse rurale » pour la maintenir, « l'Amérique des petites villes » – toutes ces ceintures agricoles, ces caves à légumes, ces cinq et dix sous – avait « disparu ». Et avec eux avait disparu « la sécurité d'être un si grand pays », l'immensité de l'Amérique étant, selon Brodkey, une condition préalable de son caractère démocratique. Au fur et à mesure que le public américain se concentrait dans les villes puis les banlieues, à l'écoute des médias de masse de plus en plus dominants, il devenait de plus en plus manipulable : « Maintenant, la population est plus concentrée et les moyens technologiques de contrôle étroit existent. » Dans le même temps, alors que la « classe moyenne proportionnellement importante » qui maintenait autrefois le système américain se réduisait à l'unisson, Brodkey voyait que, sur au moins un point, l'Amérique de la fin du XXe siècle devenait plus, et non moins, comme elle l'était dans sa jeunesse. « Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde entier », écrit-il dans « *Notes sur le fascisme américain* », « c'est une réorganisation des classes sociales anciennes, nouvelles ou nouvelles en deux classes sociales : les économiquement et technologiquement sophistiquées et les ratés, les déracinés et les non sophistiqués. » Dans l'essai sur Winchell, il le dit plus crûment : « Quand j'étais jeune, il y avait deux grandes classes sociales (comme aujourd'hui, depuis Reagan) : les gens qui comptaient et la population des ordures. »

La discussion de Brodkey sur « la classe déracinée », dont les membres sont « liés à l'Amérique parce que leurs compétences et leurs émotions ne sont pas facilement transférables », s'appuyait sur une expérience personnelle traitée plus directement dans sa fiction de l'enfance et de l'adolescence, remplie de détails sur la privation de la classe moyenne inférieure (et pire). Adopté dès son plus jeune âge par le cousin de son père après la mort de sa mère, il a été élevé humblement dans la banlieue de Saint-Louis avant de quitter Harvard (l'une des rares institutions qui peuvent encore offrir de manière crédible un billet express aux plus hautes sphères de la société), puis de s'installer à New York. Si sa fiction se concentre sur son humble éducation dans le Midwest, ses essais font souvent référence à sa connaissance de Dorothy Parker, à un dîner en compagnie d'Elizabeth Taylor, etc. « Si une enquête devait être faite, il se pourrait que j'aie l'une des vies les plus enviées d'Amérique », écrit-il dans un article de 1986. « Je travaille à la maison, en freelance, dans un appartement au quatorzième étage d'Upper Broadway, avec une vue sur Manhattan, au niveau du ciel. » Une ascension sociale de ce type est devenue rare à notre époque, donnant à la trajectoire réelle de Brodkey l'air d'une fiction historique.

Dans un essai publié en 1994 dans la *London Review of Books* et intitulé « Pourquoi le fascisme est la vague de l'avenir », Edward Luttwak a diagnostiqué « l'insécurité économique personnelle sans précédent des travailleurs » causée par l'accélération de la mondialisation économique et les changements structurels. La réticence des acteurs politiques existants à s'attaquer à cette condition, a-t-il soutenu, laisse un espace « grand ouvert pour un parti fasciste amélioré par le produit » promettant la sécurité économique, bien que douteuse, à ces travailleurs. Richard Rorty s'est appuyé sur cette analyse dans son livre de 1998 *Achieving Our Country : Leftist Thought in Twentieth-Century America*, dont les ventes ont été beaucoup relancées après les élections de 2016, lorsqu'un passage du livre prédisant comment « l'électorat non banlieusard » dépossédé finirait par commencer à « chercher un homme fort » a circulé en ligne.

Il est surprenant, à un certain niveau, qu'aucun journal libéral grand public n'ait encore crédité Brodkey d'avoir prédit la montée de Trump, même s'il a écrit des « *Notes sur le fascisme américain* » avant les prophéties de Luttwak et Rorty. Le nom de Brodkey est peut-être tout simplement devenu trop obscur pour être abandonné. Pourtant, il fut un temps où lui et Trump pouvaient être mentionnés dans le même titre : l'été 1989, plus précisément, lorsque Nora Ephron a publié un essai dans *Esquire* sur la célébrité américaine et les personnalités qui en ont si ouvertement envie. "Il veut être célèbre. Il veut que les gens parlent de lui. Il veut que les gens le remarquent. Il veut que les gens écrivent sur lui. Il veut que les gens lui demandent des autographes, le reconnaissent et envahissent sa vie privée", a-t-elle écrit à propos de Trump. À l'exception d'un moment occasionnel de malhonnêteté, il semble vraiment apprécier l'expérience de la célébrité d'une manière que personne de sain d'esprit ne fait jamais, et le fait qu'il semble donc ne pas avoir de sens, d'intelligence ou de goût est hors de propos. L'homme s'est adapté. Quant à Harold Brodkey, elle assure à son lecteur, vous le connaissez : « l'homme de lettres, le célèbre auteur du plus célèbre roman inédit de notre temps... le même Harold Brodkey qui a récemment fait l'objet d'un reportage, avec sa femme, dans le magazine *Couple in People*.

En 1988, Brodkey avait fait l'objet d'un article de couverture d'un magazine new-yorkais (« THE GENIUS ») dans lequel il se vantait : « J'écris comme quelqu'un qui a l'intention d'être découvert à titre posthume. » Il n'est peut-être jamais sorti vainqueur comme Donald Trump continue de le faire, mais à certains égards, il était encore plus un prodige américain. En tant qu'il en était un, il était bien placé pour en connaître un, ainsi que pour reconnaître les effets néfastes que ce type de personnalité pouvait infliger, à grande échelle, sur la société et la culture au sens large. Après tout, il s'est assuré ce perchoir sur la partie supérieure de Broadway d'où il pouvait enregistrer les impulsions de la société de masse américaine axée sur le succès, à la fois hypertrophiée et étrangement évidée. « C'est en partie l'échec des intellectuels new-yorkais et des films, des clercs et d'autres dirigeants », suggère-t-il dans « Notes sur le fascisme américain ». « Ils n'ont même pas fait un effort suffisant pour commencer à essayer de comprendre la communauté. Ils utilisent des formes anciennes, ils utilisent l'idéalisme et l'absolutisme pour rédiger une position, ils ne parviennent pas à observer ce qu'il y a ici.

À tous égards, et malgré ses protestations d'être « un Juif à moitié éduqué de Saint-Louis avec deux paires de parents et un père junkman » non préparé à jouer le rôle de « l'équivalent approximatif d'un Wordsworth ou d'un Milton », Brodkey aurait sûrement compté parmi ces « intellectuels new-yorkais ». Pourtant, il est resté avant tout un observateur de ses propres expériences et de leurs résonances dans les couloirs longs et tortueux de sa mémoire. D'une certaine manière, cette sensibilité était en fait bien adaptée à l'atmosphère politico-culturelle des années 1990, lorsque le discours sur les questions politiques nationales comme « le chômage, la violence, les questions de genre, l'avortement, plus ou moins l'intervention du gouvernement » avait « dégénéré en ce que chaque électeur sait de sa connaissance personnelle » : une dévolution qui s'est poursuivie à un rythme soutenu.

Quelles conditions Brodkey a-t-il observées ? Que déjà en 1992, « l'ancienne classe moyenne américaine a disparu », ses membres restants dispersés ne se définissant que par la participation à des institutions telles que le marché boursier, le système fiscal et « un réseau imbriqué d'universités ». La plupart d'entre eux vivent dans des banlieues isolées, qui « ne font pas et ne peuvent pas faire grand-chose pour préserver la culture ou l'interaction des groupes et des classes qui constituaient jusqu'à présent l'éducation américaine en politique, dans les réalités politiques américaines ». En raison de la perte de « l'est politique et social » qui en a résulté, la conscience de la réalité locale a cédé la place à la séduction de la fantaisie de masse. « Les questions morales sont complexes et enchevêtrées. Le système du jury soutient tacitement que toutes les questions sont défendables. Et ils le sont. Et ce temps change les choses. Et c'est le cas. Que l'arbitrage et les droits et devoirs sont des questions complexes. Le bon sens, mais aussi « presque toute la culture, la littérature, l'histoire, la philosophie, même la religion, si on l'étudie et si on y médite, nous le dit. La disparition du bon sens, le reflux de la culture et l'avancée du rêvé et du onirique sont des signes évidents de danger social.

Ce contre quoi Brodkey a écrit, dans « Notes sur le fascisme américain », était moins de l'idéologie en soi qu'un « idéalisme de type absolutiste », dont le manque croissant de patience avec la réalité était « intégré dans notre utilisation actuelle du langage ». Il s'est donné la mission d'écrivain, comme il l'exprime de manière quelque peu grandiose dans l'essai final de *Sea Battles*, de provoquer une langue plus équitable et plus souple et un monde juste, bien sûr ; une augmentation de l'esprit de charité parmi nous ; un plus grand bonheur pour un nombre croissant de personnes ; et un élargissement de son sens de l'amusement et de l'intérêt pour la vie, dont on peut parler plus raisonnablement, dont plus peut trouver son chemin dans le langage.

Il a défini le langage lui-même comme une « conscience articulée », une conception appropriée pour un écrivain dont la prose idiosyncrasique ne prend pas la forme de l'argument mais la forme de la pensée. Il est peu probable que l'ouvrage qui en résulte satisfasse les nombreux lecteurs politisés en perpétuelle recherche de récits dont les conclusions flattent leurs propres idées préconçues – ou en fait, des récits conventionnels ou des conclusions de quelque nature que ce soit. Aujourd'hui, il y a peut-être une surabondance de commentateurs prêts à aborder le sujet du fascisme américain avec une certitude invincible, mais il n'y a plus d'écrivains comme Harold Brodkey.